

## ■ Sylvie Delom

### *Quand je conte, qui parle ?*

La question de la propriété artistique dans le domaine du conte en pose d'emblée une autre... L'artiste est-il propriétaire de son œuvre ?

Un jour, lors d'une conversation sur ce sujet avec d'autres conteurs et artistes, une convive, danseuse de Kathakali (forme de théâtre indien) s'écrie : "Mais on ne crée rien ! Pourquoi dès lors, se poser la question du droit d'auteur ?" Ou pour le détourner du droit d'adaptateur...

La fonction de l'individu artiste est d'être lui-même l'outil (performant ?...) d'un souffle qui fondamentalement dépasse son "petit moi". Ne parle-t-on pas d'inspiration pour un créateur ? De présence pour l'homme de scène ? Inspirer, acte respiratoire. Aspirer à l'intérieur l'air de l'extérieur. Air qui se fond à l'alchimie du corps, se transforme en vie et s'expire. Toujours ce souffle, soutien de la voix et de la parole... On n'est pas loin du spirare ou spiritus donné par l'étymologie de ce "in ou ex - (s)pire" : l'esprit souffle, - pléonasme ! - où il veut.

L'acte créateur n'est-il pas d'abord la capacité de saisir l'instant, à savoir ce qui est insufflé ou soufflé, d'en être témoin et de lui faire prendre forme. Et cette fameuse présence qu'auraient certains et pas d'autres ?

La présence, c'est être présent. A quoi ? A soi-même ? Être présent à l'acte, c'est demeurer fondamentalement ouvert à l'inspiration, à l'inconnu. Le geste ou la parole deviennent alors respirés et l'acte se révèle vivant.

L'artiste a pour premiers outils, sa sensibilité ou son intuition qu'il exerce sans cesse pour gagner en finesse d'écoute, puis son corps, son mental, son savoir-faire technique lui permettent d'ajuster son geste ou sa parole pour une plus juste transmission à l'autre.

Il fait silence, et de ce silence naît le verbe.

Ne serait-ce que par l'ensemble des causalités dont l'acte quel qu'il soit est la conséquence... Comment pourrait-on dire : "C'est moi qui l'ai fait !". Tout au plus l'ai-je servi avec plus ou moins de conscience selon mon degré de maturité.

Et puis, comment l'artiste peut-il posséder quelque chose qui ne cesse de le construire ?

Il en est ainsi dans toutes les mentalités traditionnelles d'occident et d'orient. La plupart de ces artistes, ou "actants" dans une forme que nous pourrions qualifier d'artistique, puisent naturellement dans les matériaux communs et anciens, qu'ils se permettent d'enrichir, dans certains cadres ou selon leur maturité.

J'entends souvent dire que notre qualité de conteur nous permet d'être auteur car souvent seul maître à bord du navire qu'est le récit. Au moment du dit, nous gérons même, en apparence à notre guise, l'espace et le temps de la représentation. Nous ressentons parfois une certaine supériorité par rapport aux comédiens de notre époque qui se moulent dans un texte et dans les désirs plus ou moins heureux du tout puissant metteur en scène. Quelle chance ! Mais aussi quelle vigilance doit-on avoir. Sinon, c'est l'errance du sans cadre, tendant vers une illusion de maîtrise.

Heureusement beaucoup d'entre nous choisissent encore de faire confiance à ces récits traditionnels que sont les contes. Ces contes qui sont "patrimoine de l'humanité", témoignant de la profondeur de notre humanité interne. Ces contes sont à la fois supports et garde-fous permettant à notre créativité débridée de s'exprimer en s'inscrivant.

Un jour peut-être, tellement imprégnés de ces archétypes et de ces récits aux déroulements exemplaires, ceux-là qui les utilisent à présent, pourront espérer se passer de ce support concret en gardant, dans leurs productions, la même profonde efficacité.

Quand je conte, qui parle ? D'où vient cette parole que l'on reconnaît soudain comme vraiment présente, à un détour de notre récit. Cette grâce qu'elle porte en elle et qu'elle produit. Cette parole rare où l'on se dit : "Là j'étais dedans !". Si l'ego demeure à sa place de serviteur intelligent, la parole est vie, ressentie par l'auditeur comme évidente, naturelle, une parole qu'il fait sienne car seule cette parole-là est partagée. Qui, en nous, réclame la reconnaissance d'une propriété artistique ? L'ego a besoin de ce qui lui profite...

Mais... Car il y a mais ! Une voix soudain s'élève et dit "Il faut bien gagner sa croûte ! C'est bien joli ce : on ne crée rien !" Et cette petite voix reprend avec force : "Et tous ces faussaires qui ne font pas cette démarche exigeante de création auraient-ils le droit de s'approprier le résultat de tant d'années de mon travail ? Les ver-

sions, l'interprétation, le style même !" Ce sont eux qui sont indignes en ne faisant pas la démarche nécessaire au mûrissement précédant l'acte. Leur acte ne génère rien et n'est donc pas créateur. Que peut-on imiter si ce n'est une forme extérieure, matière sans vie car sans origine. Ils ne font pas vibrer la fibre subtile d'un public, ni la leur. Lorsque quelqu'un n'est pas mûr, il a pourtant besoin de l'imitation. Mais qu'il ne s'arrête pas à l'imitation de la forme car il cultivera le faux et le stérile.

Combien de grands musiciens et auteurs ont "copié", repris, modifié des œuvres pré-existantes en les magnifiant. Ils n'ont pas imité que la forme, car en eux-mêmes ils connaissent les fondements de leur art. Ce fut très longtemps une pratique courante. Reconnaissance du travail du prédécesseur. Réalisme artistique : nous sommes des nains perchés sur des épaules de géants. Ainsi, voyons-nous peut-être un peu plus loin.

Celui qui se connaît dans son art n'a plus rien à craindre : il se doit de transmettre par l'œuvre qu'il produit. Mais de nos jours aux regards opaques, cela ne suffit plus. L'artiste confirmé dans sa pratique doit transmettre à tous ceux qui le demandent sans distinction de talent ou d'engagement, la nature même du processus créateur. Et c'est celui-ci que chacun doit chercher à connaître par-delà l'imitation.

Par nature, l'homme est créateur : on a tendance à oublier cette nature-là. Plus l'effort pédagogique de l'artiste ira dans ce sens, plus chacun de ses interlocuteurs se dirigera vers une parole libre et personnelle, moins il y aura de "faussaires" qui imagineront que l'art – de conter en l'occurrence – est leur voie sans en éprouver ni la mesure ni les moyens, ni l'exigence. Ces émerveillés du conte qui tentent de trouver ou une reconnaissance sociale, ou une valorisation égotique dans leur lancée prématurée sur le "marché" des conteurs, sont les victimes d'un système où tout devient marchandise, où seul est valorisé l'échange marchand. A nous de leur faire comprendre la dignité, à quelque niveau que ce soit, de la pratique d'un art.

Ce qui est pénible, cependant, c'est lorsque ce "faussaire" prétend à son tour : "C'est moi qui l'ai fait" jusqu'à le croire vraiment (et il y en a...). Plutôt que de se reconnaître en chemin (comme nous tous) et admettre réellement qu'il a encore besoin de l'intelligence des autres individus, il se posera en artiste accompli à partir du moment où il saura proposer un produit. Franchement, ça m'agace. Mais qu'y faire ? Se protéger en édictant des principes qui vont à l'encontre de ce que nous croyons être la fonction de transmission de l'art ? Ou bien faire un effort pédagogique supplémentaire auprès de ces mêmes apprentis-sorciers ? Apprentis-sorciers, car cette pratique ne les construit pas, voire à terme les détruit.

Le problème de la propriété artistique est lié à cette seule reconnaissance de la marchandise. Nous recevons déjà notre salaire lorsque nous contons ou écrivons. Ces mêmes "faussaires" nous écoutent et nous lisent (et donc nous payent !). Si l'ordre social ne reconnaît plus l'artiste dans sa fonction de vecteur privilégié, tant pis. On ruse avec, tous les jours... Les dirigeants oublient de plus en plus la fonction vivifiante que nous avons au profit d'une culture à l'image du produit manufacturé, bon...

Ne tombons pas dans l'illusion proposée : professionnel = gagner sa vie avec sa pratique et donc tenir son rôle dans le social qui est devenu marchand. Vivre de son art est bien autre chose : cela veut dire être animé de son art et servir. Nous le savons.

Ce que notre pratique de conteur a d'infiniment précieux aujourd'hui, c'est que la plupart d'entre nous reconnaissons cette fonction de transmission par le matériau – les contes – que nous utilisons. Cette humilité nous honore et nous fait peut-être aller plus loin que d'autres dans la conscience que nous avons de notre fonction. Cette conscience, j'en suis convaincue, sert profondément la collectivité où nous jouons ce rôle.

Alors, poussons la logique jusqu'au bout en admettant que nos adaptations, nos styles, participent à la perpétuation du conte en particulier, plus largement de la parole vivante, constamment renouvelée et pourtant universelle.

Il n'est pas de propriété en dehors de celle que se fait l'auditeur par son appropriation, et il n'est surtout pas de propriétaire.

De la source, les ruisseaux vont aux rivières, les rivières aux fleuves, tous les fleuves aux océans.